Bab el-Oued city

Scénario et réalisation: Merzak Allouache - Durée: 93 minutes - 35 mm - couleur 1994 - Image: Jean-Jacques Mréjen - Son: Philippe Sénéchal - Montage: Marie Colonna - Musique originale: Rachid Bahri - Interprètes: Nadia Kaci dans le rôle de Yamina, Mohamed Ourdache dans le rôle de Saïd, Hassan Abdou dans le rôle de Boualem, Messaoud Hattou dans le rôle de Mess, Nadia Samir dans le rôle de Ouardya, Michel Such dans le rôle de Paulo - Production: Les Matins Films - Flash-Back Audiovisuel (Algérie), La Sept Cinéma (France), Zdf (Allemagne), Thelma Film AG (Suisse).

Written and directed by: Merzak Allouache - Length: 93 minutes - 35mm - colour - 1994 - Photography: Jean-Jacques Mrejen - Sound: Philippe Sénéchal - Editing: Marie Colonna - Original music: Rachid Bahri - Cast: Nadia Kaci (Yamina), Mohamed Ourdache (Saïd), Hassan Abdou (Boualem), Messaoud Hattou (Mess), Nadia Samir (Ouardya), Michel Such (Paulo) - Produced by Les Matins Films - Flash Back Audiovisuel (Algeria), La Sept Cinéma (France), Zdf (Germany), Thelma Film AG (Switzerland).

Synopsis

Bab el-Oued City est avant tout un témoignage poignant réalisé dans des condition difficiles: un quartier populaire d'Alger au lendemain des émeutes sanglantes d'Octobre 88. Boualem, jeune ouvrier, mitron dans une boulangerie du quartier, travaille durant la nuit et dort le jour. Un après-midi, il commet un acte insensé qui va mettre le quartier en émoi. Alors qu'il se repose après une nuit de labeur, la voix amplifiée du prêche de l'imam diffusé par un haut-parleur le réveille en sursaut. Dans un accès de colère incontrôlable, il grimpe sur la terrasse, arrache le haut-parleur, l'emporte et le jette à la mer. Des jeunes, dirigés par Saïd, se mettent à la recherche du coupable de cet acte "provocateur" afin de lui infliger une punition exemplaire. Chronique d'un quartier, microcosme de contradictions, de manipulations, d'exclusion et de mal de vivre avec pour toile de fond la montée de l'intolérance. La violence s'installe et s'amplifie brusquement lorsque Yamina, la jeune soeur de Saïd est surprise rencontrant secrètement Boualem dont elle est amoureuse...

Bab el-Oued City *is above all a poignant story filmed in difficult conditions: a popular part of Algiers shortly after the bloody uprising of October 1988. Boualem, a young man who works in a local bakery, works at night and sleeps during the day. One afternoon, he commits a crazy act which is to throw the area into turmoil. Resting after a hard night's work, he is suddenly woken up by the amplified voice of the imam's sermon broadcast over a loudspeaker. In an uncontrollable fit of anger, he climbs up to the terrace, rips away the loudspeaker, carries it off and then throws it into the sea. Some young people, led by Saïd, start to look for the person guilty of this "provocative" act in order to inflict an exemplary punishment. The story of life in a part of the city, a microcosm of contradictions, manipulations, exclusion and anguish against a background of the rise of intolerance. Violence sets in and is suddenly accentuated when Yamina, Saïd's young sister, is caught as she secretly meets Boualem with whom she is in love...*

Revue de presse

(...) Récit d'une menace qui éclate au grand jour, *Bab El-Oued City* n'est pas un film sur "la montée des intégristes, mais l'histoire d'un microcosme, de jeunes algériens des années 90" selon Merzak Allouache (...) Le tournage, en mai-juin 1993, s'est déroulé sur fond de violence et d'attentats. Financé par la France, le Ministère de la culture algérien, la chaine allemande Zdf et la chaine européenne La Sept, le film a été tourné "dans l'urgence" dans les rues de Bab El-Oued, avec une équipe française et algérienne. Certaines scènes de nuit ont été réalisées en Kabylie à cause du couvre-feu instauré dans la capitale algérienne.

Quotidien El Watan (Algérie) 23 mai 94

(...) Merzak Allouache a tourné *Bab-el-Oued City* presque clandestinement. Le fait mérite d'être souligné: il explique le côté passablement distendu du tissu narratif du début. Ensuite, à force de détails, l'histoire s'impose: la trame qui risquait l'opposition manichéenne se complexifie et l'émotion l'emporte sur le sourire, et fait de *Bab-el-Oued City* une belle chronique des jours tristes et ensoleillés de l'Algérie de l'époque (...)

Extraits de "Allouache dans les rues d'Alger" par E.W., Libération, 20 mai 1994

(...) Merzak Allouache, un des leaders des cinéastes beurs, auteur de deux films-culte (*Omar Gatlato*, 1976; *Un amour à Paris*, 1986), a voulu filmer à tout prix , "retourner" sur les lieux de son enfance quinze ans après *Omar Gatlato*. Il s'est plongé dans l'actualité algérienne sous la forme gauche d'un western de série B. La précariété quotidienne et la mise en scène dans de telles conditions restent "hors champ", non dites, mais ce contexte choisit d'autres chemins pour se faufiler et pour contaminer les images. Dans le film de Allouche, il manque un point central, il y a une instabilité du geste et du regard. Les images sont nerveuses et sales. La chair et les nerfs sont exposés à la lumière, à la douleur, à la

Ah, la fiction!

par Saïd Ould-Khelifa

C'est un dilemme auquel se heurte le critique de cinéma dès lors qu'il s'aventure dans les méandres de la création du Tiers-Monde et plus précisément celle africaine... La question qui se pose d'emblée c'est alors de savoir si l'on est en présence d'un "bon film" ou d'un "film bon"! L'observateur averti et rompu aux exercices de style qui s'apparentent à ceux d'un funambule, aura compris alors que l'œuvre n'est pas souvent de bonne facture mais, en égard aux différentes considérations (alibis?) il appartient au critique de ne pas achever en deux temps trois mouvements, un labeur de longue haleine qui a dû prendre des années de la vie du cinéaste... Notons que ces considérations sont devenues des palliatifs, des mots d'excuse, à l'absence répétée de rigueur voire de talent...

Merzak Allouache, un Algérien qui n'est plus à présenter, pour la bonne raison qu'il reste dans la mémoire cinéphile de tout un chacun, l'auteur du fameux *Omar Gatlato* (1976) mais aussi du très beau *L'Homme qui regardait les*

▲ Mohamed Ourdache dans le rôle de Saïd, le chef de la bande / *Mohamed Ourdache as Saïd, the head of the gang*

fenêtres (1978), le meilleur de ses quatre précédents longs métrages, est-il à ranger, avec son *Bab el-Oued city* dans la catégorie de ceux qui ont commis un "bon film" ou avec ceux qui ont fait "un film bon"? La question reste entière...

Au vu de son expérience, on peut dire sans réserve, sauf démagogique (ou paternaliste), que le film de Allouache qui a présenté l'Algérie à Cannes en 1994 (section "Un certain regard") est en nette régression, techniquement parlant, par rapport à ce que nous avait déjà révélé le cinéaste. Conscient, sans doute, de cette lacune, Allouache allume des contre-feux, en déclarant au journal parisien Le Monde que "les techniciens formés grâce aux coproductions avec la France et l'Italie n'ont pas été utilisés comme ils auraient dû l'être". Premier contresens, car dans toute mise en scène il y a la part de responsabilité (néanmoins importante) du réalisateur dans la fabrication à proprement parler du film et toujours pour

Ah, fiction!

by Saïd Ould-Khelifa

It is a dilemma that the film critic comes up against as soon as he wanders into the meanders of Third World, and more precisely African, creation.... The question that immediately comes to mind is knowing whether we are in the presence of a "good film" or a "well-intentioned film"! The informed observer who is all too familiar with stylistic exercises similar to those of a tight-rope walker, will have understood that the film is not often well made but, with regard to various considerations (alibis), it is the duty of the critic not to finish off in three movements what has required long and exhausting work and probably long years of the filmmaker's life...We should note that these considerations have become stopgap measures and excuses for the repeated absence of seriousness and indeed of talent....

Merzak Allouache, an Algerian who needs no introduction, for the good reason that he remains in every film lover's memory as the author of the famous Omar Gatlato *(1976) but also of the excellent* L'homme qui regardait les fenêtres *(1978), the best of his previous four feature films. Is he to be put, with his* Bab el-Oued city *in the category of those who have made a "good film" or those who have made a "well-intentioned film"? Indeed, the question remains to be answered...*

Considering his experience, there can be no hesitation, except demagogical (or paternalistic), in saying that the film by Allouache that Algeria presented at Cannes in 1994 (in the "Un certain regard" section) is in definite regression, technically speaking, compared to what the filmmaker had already revealed to us. No doubt aware of this deficiency, Allouache replied by stating to the Parisian newspaper "Le Monde" that "the technicians trained thanks to coproductions with France and Italy have not been used as they should have been". This is the first absurdity, as in any production there is the share of responsibility (nevertheless important) of the director in, strictly speaking, the making of the film and, concerning the technical side, what presents a "problem" (sic) is to a far greater extent the "hardware" rather than the "software". In the whole of Africa, both north and south of the Sahara, there is no shortage of good technicians... But where are the "faults"? By any chance, could it be at the level of the handling of the fiction? Probably and at least in Bab el-Oued city, *that's where the weakness of the film lies...*

In deciding to deal with the complex Algerian situation through the adventures of a young baker's boy in the popular district of Algiers, Bab el-Oued, at grips with a band of young "Spartans", guardians of morality acting in the name of a certain religious austerity, Allouache has not known how to (or he has not been able to) make good use of an art in which he has shown his ability, that of the chronicle... And the result is irrevocable. A certain distance and a certain peace of mind are missing in this process, which would have saved the author from falling into the many traps bred by simplification which is often caused by a sense of urgency. Talking about confusion and intolerance without yielding to the temptation of a documentary (in the first degree) has not at all been something easy for the filmmaker. Of course, from time to time there are hints of the Allouache touch that are characterised by moments of the caustic humour which has already seduced more than one spectator in the past, but this cannot prevent, with a persistent impression of discomfort, thinking that the author was drawing, more than once, from the shelf of complacency. Unfortunately this is a

Press review

(...) The story of a threat that breaks out in broad daylight, Bab el-Oued City *is not a film about "the rise of the integralists, but the story of a microcosm, young Algerians of the 1990s" according to Merzak Allouache (...) The filming, in May-June 1993, took place against a background of violence and murders. Financed by France, the Algerian Ministry of Culture, the German TV channel Zdf and the European channel La Sept, the film was made "in an emergency" in the streets of Bab el-Oued, with a French and Algerien crew. Certain nighttime sequences were shot in Kabylia because of the curfew in the Algerian capital.*

From the Algerian newspaper "El Watan", 23rd May 1994

(...) Merzak Allouache made Bab el-Oued City *almost clandestinely. This fact is worth stressing: it explains the fairly slack narrative fabric of the beginning. Then, through details, the story asserts itself: the plot that risked a Manichaean opposition becomes more complex and emotion wins over smiles. And makes* Bab el-Oued City *a fine chronicle of the sad and sunny days of the Algeria of the time (...)*

Extracts from "Allouache dans les rues d'Alger" by E.W., Libération, 20th May 1994

*(...) Merzak Allouache, one of the best Beur filmmakers, and author of two legendary films (*Omar Gatlato *(1976) and* Un amour à Paris *(1986)), wanted to return to the places of his childhood and fifteen years after* Omar Gatlato *film there at whatever the price. We are plunged into contemporary events in Algeria with the clumsy form of a B Western. The context of daily precarity, of filming in those conditions, remains off screen.*

In Allouache's film, a lack of centrality can be perceived, as well as an instability in the gesture and look. The images in Bab el-Oued City *are nervous and dirty. The flesh and nerves expo-*

fuite, à la" justice" de la folie intégriste d'un pouvoir politique et religieux qui diffuse par haut-parleur la voix amplifiée de la prière de l'Imam (...)

Extrait de "Bab el-Oued City" par Giuseppe Gariazzo, Cineforum n°335

(...) Le film est une chronique très détaillée et sensible de la vie quotidienne à Alger aujourd'hui, dans ce quartier populaire où le tournage a eu lieu dans des conditions que l'on devine précaires: "Si nous changeons si souvent le lieu de l'action et si les séquences sont si courtes, explique le réalisateur, c'est parce que nous ne revenions jamais deux fois au même endroit. Quand des curieux s'approchaient un peu trop près des caméras pour surprendre les dialoques, nous baissions le ton".
Ces contraintes ont pour effet que la narration est très nerveuse. (...) Allouache est très mesuré dans son constat: il tient surtout à montrer comment, dans le quotidien, se vit ce climat pesant, d'où la simple insouciance de vivre est bannie, et où la jeunesse, quand elle n'est pas embrigadée, n'a pas l'occasion de s'épanouir. (...)

Extraits de "Bab-el-Oued, ou la terreur au quotidien" par J.D.D., Le soir, 20 mai 1994

Bab-el-Oued City (...) ouvre directement sur l'actualité la plus brûlante: la montée de l'intégrisme en Algérie (...) Pourtant, rien de véritablement "anti-F.I.S." dans ce film tourné au printemps de 1993, alors que l'Algérie se trouvait bien sous état d'urgence mais n'avait pas encore basculé dans l'horreur(..) A travers l'histoire d'un jeune mitron d'une boulangerie de quartier, il nous révèle cependant l'univers d'un pays en crise profonde. Les femmes enfermées dans leurs appartements, les jeunes dans les rues sans travail ni espoirs, balançant entre la drogue et l'embrigadement: tous les ingrédients de la catastrophe sont rassemblés.

Extraits de "Bab-el-Oued City: état d'urgence!" par J.P. Largillet, Nice-Matin, 20 mai 1994

ce qui est du volet technique, ce qui pose “problème” (sic) c’est bien plus le “hardware” que le “software”; et, dans toute l’Afrique, en dessus et en dessous du Sahara, ce ne sont pas les bons technicien qui manquent... Mais alors où se situent les “lacunes”? Serait-ce par hasard au niveau du traitement même du fait fictionnel. Sans doute et du moins dans *Bab el-Oued city* c’est là où réside la faiblesse du film...

En décidant de traiter de la complexe situation algérienne à travers les péripéties d’un jeune mitron du quartier populaire algérois de Bab el-Oued, aux prises avec une bande de jeunes “spartiates”, gardiens des bonnes mœurs agissant au nom d’un certain rigorisme religieux, Allouache n’a pas su (ou pu) utiliser à bon escient un art dans lequel il a fait ses preuves, celui de la chronique... Et le résultat est sans appel. Il manquait à cette démarche une certaine distanciation, une certaine sérénité, qui aurait évité à son auteur les multiples pièges que la facilité qui trop souvent impulse l’urgence, engendre. Parler du désarroi et de l’intolérance sans céder à la tentation documentariste (au premier degré) n’a pas du tout été chose aisée pour le cinéaste. Certes, de temps à autre il y avait des lueurs “allouachiennes” qui se caractérisent par des pointes d’humour caustique qui a déjà séduit plus d’un spectateur dans le passé, mais cela ne pouvait empêcher, l’impression de malaise persistante, de penser un tant soit peu que l’auteur puisait, plus d’une fois, dans le rayon des complaisances, un réflexe auquel, malheureusement, nombre de cinéastes ne résiste pas trop longtemps... Y enfreindre devient donc une exception!...

Nous pensons, par exemple, à la folklorisation à outrance de la femme, qui frise même la caricature et qui pousse le cinéaste à filmer une femme derrière sa fenêtre avec le hijab (voile) de circonstance sur la tête. Un artifice que même la “véracité” du propos n’explique pas tout à fait, dans la mesure où on est en présence là d’un contresens, que justifie seulement le “souci esthétique” pour ne pas dire... “exotique”... Trop souvent des cinéastes africains se défendent en arguant de la demande - incongrue - de leurs producteurs “toubabs”, reste que cette situation n’existe, dans bien des cas, que par rapport à une “offre” créant un phénomène d’"accoutumance” qui fait que l’on continue encore de réclamer à certains réalisateurs de montrer des jeunes femmes, dans la brousse aux seins nus, histoire de faire plus “couleur locale”, plus indigène!... Nous avons toujours en mémoire l’intervention d’un cinéaste du Maghreb auprès d’un jury d’un festival européen afin de différer la projection de son film, jusqu’à l’arrivée de la “bonne copie”, sous prétexte que l’autre est trop “exotique” et contient des séquences pour le coproducteur du nord de l’Europe...

Toutes ces considérations font que le travail du critique devient d’une banalité extrême dans la mesure où il n’est plus en mesure de faire un travail analytique d’une œuvre cinématographique mais doit ressasser des attendus qui à force de se répéter deviennent lassants. Le cinéaste demeure, en tout état de cause, le premier concerné, et donc celui qui est lésé, car même la critique “occidentale” pour qui le discours est “inconsciemment” instillé et qui n’en demande pas tant, se trouve dans une situation paradoxale et donc peu confortable, celle de faire de la culture dans la rubrique “politique” du journal... C’est toute cette frustration qui nous étreint à la sortie de *Bab el-Oued city*, car on aurait tant aimé parler de poésie (fût-ce celle du désespoir), d’amour, de passion et de révolte et vibrer au diapason de ces jeunes d’Alger comme à la vue des “ragazzi” de Pasolini et Allouache en est plus que capable, il n’y a aucun doute là dessus!

Mais au lieu de l’opportun, le cinéaste algérien a opté trop facilement pour la technique opportuniste qui ressemble à s’y méprendre à la “propriété” du fast-food, celle de vous donner l’illusion de vous nourrir... Et l’on reste sur sa faim!

reflex that a good number of filmmakers cannot resist for long... Breaking this rule thus becomes an exception...!

We are thinking, for example, of the excessive folklorization of the woman, which even borders on caricature, pushing the filmmaker to film a woman behind her window with the hijab (veil) on her head. A device that even the "veracity" of the subject cannot completely explain, as far as we are in the presence of an absurdity, which can only be justified by a "concern for aesthetics", not to mention "exoticism"... All too often African filmmakers defend themselves by putting forward the argument that their "toubab" producers make this - unseemly - demand. The fact remains that this situation only exists, in many cases, in relation to a "supply" which creates a phenomenon of "addiction" which means that certain filmmakers continue to be asked to show young women bare-breasted in the bush, to give more "local colour"!... We still remember a filmmaker from the Maghreb who asked the jury at a European festival to postpose the projection of his film until the "right copy" arrived, with the excuse that

▲ **Nadia Samir et Hassan Abdou, le protagoniste du film / *Nadia Samir and Hassan Abdou, the protagonist of the film***

the other one was too "exotic" and contains sequences for the Northern European coproducer...

All these considerations mean that the critic's job becomes extremely banal, insofar as he is no longer able to make an analysis of a film but has to keep trotting out reasons which by dint of being repeated become wearisome. The filmmaker remains, whatever the case, the first person concerned, and so the injured party, for even "Western" critics, for whom the discourse is "unconsciously" instilled and they find themselves in a paradoxical and therefore not very comfortable situation, that of making culture in the "political" columns of the paper... It is all this frustration that seizes us when we come out of Bab el-Oued city, *as we would have liked very much to talk about poetry (even that of despair), love, passion and revolt, and to vibrate in tune with these young people of Algiers as when we see Pasolini's "ragazzi", and of which Merzak Allouache is more than capable, there is no doubt whatsoever about that!*

But instead of the appropriate, the Algerian filmmaker has opted too easily for the opportunist technique that is all too similar to the "property" of fast food: it gives you the illusion of eating....but you are left unsatisfied!

sed to the light, to grief, to flight, to the "judgement" of the integralist crowd, of a political and religious power that broadcasts through the loudspeaker the amplified voice of the Imam's prayer (...)

From "Bab El-Oued City" by Giuseppe Gariazzo, Cineforum, no. 335

(...) The film is a very detailed and sensitive chronicle of daily life in Algiers today, in this popular part of the city where the film was shot in precarious conditions: "If we change the place of action frequently and the sequences are so short," explains the director, "it's because we never went back twice to the same place. When passers-by came just a bit too close to the cameras to overhear the dialogues, we lowered our voices".The effect of these restrictions is a very jumpy narration. (...) Allouache is very moderate in his work: he is especially interested in showing how, in daily life, this weighty climate is experienced, where a carefree life is no longer possible and where youth, when it is not indoctrinated, does not have the opportunity to blossom. (...)

From "Bab el-Oued, ou la terreur au quotidien" by J.D.D., Le soir, 20th May, 1994

Bab el-Oued City ... *opens directly on the most controversial of current events: the rise of integralism in Algeria (...). However, there is nothing really "anti-F.I.S." in this film made in spring 1993, when Algeria was in a state of emergency but had not yet toppled over into horror (...). Through the story of a young baker's boy, it nevertheless shows us the universe of a country in a deep crisis. The women shut up in their homes, the young men in the streets without work or hope, swinging between drugs and indoctrination: all these ingredients of the catastrophe are brought together.*

From "Bab el-Oued City": état d'urgence!" by J.P. Largillet, Nice-Matin, 20th May 1994